



Traduire

Revue française de la traduction

227 | 2012

Éco, socio, philo... & co

De la traduction de la philosophie

Tiina Arppe

Traducteur : Sanna Hulkkonen, Veera Hynninen et Mika Peltola



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/traduire/469>

DOI : 10.4000/traduire.469

ISSN : 2272-9992

Éditeur

Société française des traducteurs

Édition imprimée

Date de publication : 15 décembre 2012

Pagination : 29-34

ISSN : 0395-773X

Référence électronique

Tiina Arppe, « De la traduction de la philosophie », *Traduire* [En ligne], 227 | 2012, mis en ligne le 01 décembre 2014, consulté le 30 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/traduire/469> ; DOI : 10.4000/traduire.469

De la traduction de la philosophie

 **Tiina Arppe**

*La publication de cet article est le fruit d'une fructueuse coopération. Sollicitée par Traduire pour ce cahier thématique sur les sciences sociales, **Ulla Tuomarla**, maître de conférences HDR au Département des langues modernes de l'Université de Helsinki (philologie française, section traduction), nous a aiguillés vers sa collègue **Tiina Arppe**. Chercheuse dans le domaine de la philosophie et traductrice de nombreux ouvrages de philosophie, celle-ci nous a proposé l'article ci-dessous, précédemment publié dans la revue finnoise Kääntäjä [Traducteur]. Restait à trouver un traducteur : problème résolu une fois encore par Ulla Tuomarla qui a organisé et supervisé une équipe de traduction dont le détail est indiqué en fin d'article. L'équipe de Traduire est très heureuse de pouvoir, grâce à ces efforts conjugués, donner la parole à une traductrice finnoise et tient à remercier tous ceux qui ont participé au projet.*

Lorsqu'une de mes amies finlandaises, qui habite en France, avait un jour mentionné à l'une de ses connaissances locales, professeur de philosophie, que j'étais en train de traduire un texte de Jacques Derrida vers le finnois, cette connaissance avait constaté laconiquement que c'était certainement un bon moyen de se suicider.

Une anecdote qui résume d'une façon humoristique le défi linguistique posé par la philosophie française contemporaine, mais qui, en même temps, contribue à mystifier non seulement la traduction de la philosophie comme travail, mais aussi la relation organique entre la philosophie et la traduction. Dans la mesure où la philosophie comprend une certaine exigence d'universalité – l'idée que l'argumentation philosophique doit être valide indifféremment du temps et du lieu – la traductibilité est une condition de son existence. Cette idée est valable à un niveau plus général, si nous changeons de perspective et ne regardons plus la traduction des signes d'une langue, c'est-à-dire le processus de transposition d'une langue vers une autre, comme une sous-fonction linguistique spécifique que la langue rendrait possible, mais la considérons comme **condition de possibilité de la langue elle-même** : la notion même de signe exige la possibilité fondamentale de remplacement, le fait qu'une chose (le signifié) reste la même alors qu'une autre (le signifiant) est remplacée et changée.



Dans cet article, l'intention principale n'est pourtant pas de traiter de la traduction comme question philosophique, mais plutôt d'examiner à l'aide d'exemples les problèmes spécifiques souvent rencontrés par le traducteur en philosophie. Une grande partie de ces défis sont aussi connus des traducteurs de fiction et de non-fiction, même si, dans un texte philosophique, les raisons d'un choix spécifique de traduction pourront être différentes.

Les clichés de traduction mis à l'épreuve

Un texte philosophique remet dans un premier temps en question bon nombre de clichés sur la traduction, comme l'idée largement admise selon laquelle le traducteur ne traduit pas des mots, mais des idées. Bien sûr, cela s'applique dans un sens banal aussi à la philosophie : le traducteur doit être capable de transmettre l'argument du philosophe aux lecteurs sans le noyer dans une syntaxe trop complexe. Cependant, de nombreux textes philosophiques modernes en particulier se caractérisent par le fait que l'argument, ou le « contenu », ne peut en général pas être séparé de la matière linguistique : c'est justement **la forme** linguistique qui constitue **l'essence** de l'argument. La relation de la philosophie à sa propre langue est réflexive, mais réflexive d'une manière différente de celle qui prévaut dans de nombreux autres genres de non-fiction. La philosophie se rapproche en cela de la littérature, voire de la poésie (la question de la frontière entre ces genres représente aussi l'un des principaux enjeux de controverse de la philosophie moderne).

Cette caractéristique de la langue philosophique affleure le mieux dans les textes de philosophes ayant souvent recours aux homophones, aux étymologies, aux idiomes et aux jeux de mots. Par exemple, Jacques Derrida utilise souvent une argumentation basée sur des traits idiomatiques spécifiques à la langue française – mentionnons parmi de nombreux exemples les termes don (« le cadeau », « le talent », « le bienfait », dont a été dérivé, par exemple, le mot par-don) et présent (« le cadeau », mais aussi « la présence » ou encore « le moment présent »), présence (« être présent » ou « être au regard des gens ») et présentation (« le fait d'exposer », « la démonstration », « le fait de rendre présent », etc.) ou encore propre (« personnel », « caractéristique », mais aussi « net », « sans tache ») et propriété (« la possession », « la qualité », « ce dont on dispose », etc.). Toutes ces significations s'entremêlent dans ses textes, jouent ensemble, et le traducteur doit faire en sorte qu'elles soient, d'une manière ou d'une autre, également rendues dans la version traduite.

Les enjeux de ces termes spécifiques sont, par ailleurs, directement liés dans certains textes de Derrida à la déconstruction heideggerienne de la métaphysique occidentale, donc à certains termes de la philosophie de Heidegger (p. ex. *eigen*, *Eigentlichkeit* : souvent traduit par « l'authenticité » que Derrida traduit, pourtant, par « propriété », au sens de ce qui est propre). Ces termes engagent des problèmes philosophiques et une tradition de traduction que le traducteur se doit de connaître pour trouver le meilleur équivalent possible ou au moins éviter un mauvais choix.

L'exemple ci-dessous est extrait d'une analyse sur le don dans l'œuvre « Donner le temps » (1991) de Derrida.

Texte d'origine en français :

« Pour qu'il y ait don, il faut que le donataire ne rende pas, n'amortisse pas, ne rembourse pas, ne s'acquitte pas, n'entre pas dans le contrat, n'ait jamais contracté de dette. [...] Il faut, à la limite, qu'il ne reconnaisse pas le don comme don. S'il le reconnaît comme don, si le don lui apparaît comme tel, si le présent lui est présent comme présent, cette simple reconnaissance suffit pour annuler le don. »

Traduction de Susanna Lindberg (Nuori voima, septembre 1995) :

« Jotta lahja olisi olemassa, vastaanottaja ei saa palauttaa, kuolettaa, hyvittää, kuitata, sitoutua sopimukseen eikä velkaantua [...] Äärimmillään hänen täytyy olla tunnistamatta lahjaa lahjaksi. Jos hän tunnistaa lahjan lahjaksi, jos lahja ilmenee hänelle sellaisenaan, jos lahja on esillä hänelle lahjana ['si le présent lui est présent comme présent'], niin jo tämä yksinkertainen tunnistus riittää mitätöimään lahjan. »

En finnois, il n'existe pas de mot signifiant à la fois « le présent » (« le moment où on est ») et « le don » (« un cadeau »). Le double sens du mot français « présent » est donc perdu. Aussi bien le don que le présent doivent être traduits par le même mot finnois, *lahja*.

Le risque constant d'une philosophie aussi autoréflexive est d'obtenir une traduction trop « hermétique », dans laquelle l'argument se perdrait au profit de jeux de mots complexes et de néologismes obscurs élaborés pour transmettre des idées philosophiques spécifiques. La traduction n'est alors plus compréhensible que par le traducteur lui-même, et pour éviter cela, de volumineux lexiques aidant à la compréhension de ces termes sont souvent incorporés aux ouvrages (cette situation est typique des traductions finnoises de Heidegger). Une bonne traduction de philosophie devrait être capable de louvoyer entre les deux possibilités – un défi plus que familier à n'importe quel traducteur de littérature.

À un niveau plus concret, on peut par ailleurs avoir des difficultés à distinguer l'emploi « technique » d'une certaine expression de son utilisation ordinaire et quotidienne, dénuée de sens technique (p. ex. signification : « le sens », « l'action de donner un sens »). En outre, les deux emplois peuvent alterner dans le même texte. Aussi est-il très important de maîtriser les nuances de sens dans la langue étrangère ainsi que les emplois idiomatiques de tous les jours.

La question des étymologies

Les étymologies rendent parfois impossible une traduction trop scrupuleuse du français en finnois. Par exemple, le mot « sentiment » pose problème : il fait principalement référence aux émotions, aux impressions, mais il porte également en lui l'idée de bon sens. Il sera ainsi justifié d'utiliser le terme finnois *sentimentti*, quelque peu maladroit, lors par exemple de la traduction de textes du sociologue Émile Durkheim, dans la théorie duquel le « sentiment » est fortement

lié au bon sens (Durkheim a par ailleurs sa propre terminologie pour parler des fortes impulsions intérieures non guidées par la raison). Un autre exemple est le mot « passion », dont le correspondant finnois *into himo* (« passion », « véhémence ») efface complètement en contexte philosophique la connotation de souffrance qui y est associée (cf. « pathos » en grec) ainsi que l'idée essentielle de passivité qui y est liée (par ailleurs mise en valeur par exemple au XVII^e siècle, dans la théorie de la passion développée par Descartes). Selon cette théorie, la partie pensante de l'âme reste passive sous l'emprise des passions, car celles-ci viennent du corps, leur origine est purement somatique. Dans la philosophie de Rousseau par exemple, l'homme, à l'état naturel, a deux passions originelles : la compassion et l'amour de soi. Or, un lecteur finlandais aura du mal à les associer au terme finnois *into himo* du fait de la différence première de sens (chez Rousseau, les « passions nocives » qui bouleversent l'individu – les passions au sens finnois du terme – ne sont liées qu'à la naissance de la société).

Les couches linguistiques et culturelles d'une langue rendent par ailleurs la traduction de textes philosophiques tout aussi ardue que la traduction de tout texte littéraire. Un terme ou une expression pourra porter en lui toute une foule d'allusions et d'associations historiques et culturelles, qu'il sera bien souvent impossible de transmettre au lecteur du texte traduit. De la même manière, un terme pourra référer en philosophie à toute son histoire conceptuelle, avec tout ce que cela entend de débats et de discussions ayant eu lieu à son sujet, et il sera bien souvent impossible au traducteur de réunir l'ensemble de ces allusions terminologiques en un seul terme, surtout lorsqu'on sait que ces discussions n'existent pas en finnois. Dans une œuvre à visée scientifique, une partie des allusions terminologiques pourra bien sûr être expliquée dans l'avant-propos ou en notes de bas de page, mais leur volume est également limité.

Les différences de champs lexicaux, la question de la cohérence et le problème de la langue intermédiaire

Bien entendu, la singularité de la langue finnoise (d'origine finno-ougrienne) ne facilite pas la tâche du traducteur. Cela l'oblige en revanche à penser et analyser le contenu des termes avec une plus grande méticulosité et d'un point de vue différent de celui adopté, par exemple, par un traducteur travaillant vers l'anglais, qui bien souvent peut reproduire le terme français sous une forme presque identique. La ressemblance des formes peut même conduire à des erreurs. Le champ lexical associé à un mot dans une langue n'est en effet pas nécessairement le même dans une autre langue : selon le contexte, le sens du mot anglais *economy* ne correspond pas forcément à celui de son homologue français « économie ». Il faut par ailleurs tenir compte de l'évolution historique des termes. Par exemple, à l'époque de Montaigne, le mot « temps » pouvait également signifier « l'occasion ». Ainsi, l'expression « prendre le temps », aujourd'hui couramment utilisée dans le sens de « ne pas se presser », revêtirait au XVI^e siècle également la signification de « saisir l'occasion aux cheveux » (lorsqu'il s'agit d'un tel emploi historique, il n'est pas rare que même un locuteur francophone se trompe).

Par conséquent, le risque d'erreur est particulièrement élevé si la traduction d'un texte philosophique en finnois se fait par le biais d'une langue intermédiaire. On rencontre souvent ce problème dans les ouvrages de vulgarisation, abondant en citations de différents philosophes, ou dans les recueils destinés au grand public. J'ai, en ce qui me concerne, pour règle générale de vérifier immédiatement la citation dans sa langue d'origine, s'il me semble que le texte contient ne serait-ce qu'un seul terme « technique » ou philosophique (la chose n'est naturellement pas toujours évidente, mais l'expérience et une formation en philosophie aident à porter ses soupçons sur certains termes).

Dans certains cas, cette méthode permet de révéler de vraies fautes de traduction. L'exemple ci-dessous illustre un cas typique.

Texte d'origine en allemand :

« ... sondern um Grundweisen, in denen das menschliche Dasein beruht, um die Weise, wie der Mensch das 'Da', die Offenheit und Verborgenheit des Seienden, in denen er steht, besteht » (Heidegger : Nietzsche, Bd. I. Pfullingen, Neske, 1961, p. 55).

Traduction française :

« Heidegger définit d'abord celles-ci [les passions, T.A.] ainsi que les affects comme "les manières fondamentales dont l'homme fait l'épreuve de son Da, de l'ouverture et du retrait de l'étant dans lequel il est" » (Aude Lancelin et Marie Lemonnier : Les philosophes et l'amour. Paris, Plon, 2008, p. 198)

Ici, on a choisi de traduire le terme *Verborgenheit* (en finnois, *kätkeytyneisyys*, i.e. « le fait de se dérober, de se dissimuler ») par celui de « retrait ». Pourtant, « retrait » est la traduction consacrée du terme heideggérien *Entzug*, en général traduit par *vetäytyminen* (« le fait de se retirer ») en finnois. Ainsi, si le traducteur finlandais n'avait consulté que la traduction française, il aurait commis une faute dans son propre travail.

Traduction finnoise :

« Heidegger määrittelee aluksi passiot samoin kuin affektit 'niiksi perustaviksi tavoiksi, joiden varassa Dasein on'; tavoiksi, joilla oleva, jonka piirissä ihminen on ja josta hänen Daseininsa muodostuu, koetaan 'paikalla-olemisena', avautuneisuutena ja kätkeytyneisyytenä. » (Trad. Tiina Arppe)

Quand le traducteur philosophe

Parce que le traducteur de textes philosophiques est celui qui élabore les équivalents linguistiques de constructions et réseaux conceptuels en relation organique les uns avec les autres, il lui est essentiel de bien connaître la pensée du philosophe qu'il traduit. Évidemment, cette règle s'applique à la traduction de n'importe quelle théorie systématique ou système de pensée (peu de traducteurs seraient prêts à traduire un texte relevant du domaine de la biologie ou de la physique nucléaire sans rien connaître au sujet). Le traducteur de philosophie est là pour recréer

dans ses traductions des familles de concepts, dont la cohérence et les relations d'interdépendance sont difficiles à conserver, s'il a des lacunes dans le domaine. Toutefois, s'y connaître n'est pas toujours possible. Citons par exemple les ouvrages de vulgarisation mentionnés plus haut, dans lesquels on nous fait traverser de manière laborieuse l'histoire de la philosophie de Platon à Sartre. En plus de consulter les sources en langue d'origine, il est généralement nécessaire dans de telles situations d'avoir recours à des spécialistes et à des réseaux de collègues. Ainsi ces ouvrages de vulgarisation demandent souvent plus de travail et de minutie de la part du traducteur que les traductions de textes académiques qui ont pourtant l'air plus techniques et plus difficiles, car il va passer un temps infini à faire des recherches et vérifications en tout genre.

Par ailleurs, il ne s'agit pas en philosophie de traduire un « savoir » objectif unique, un ensemble de faits réels, auxquels le traducteur pourrait faire référence pour réussir son travail. Ses choix reposent toujours sur sa propre interprétation du texte philosophique – autrement dit, traduire un texte philosophique, c'est aussi toujours en quelque sorte philosopher, raisonner sur des questions de philosophie.

Article traduit par Sanna Hulkkonen, Veera Hynninen et Mika Peltola, puis relu par Gaidig Dubois.

L'auteure :

Tiina Arppe travaille en tant que chercheuse au département des sciences sociales de l'Université de Helsinki, en Finlande. Elle est spécialiste de la théorie sociale française et a écrit sur Rousseau, Durkheim, Mauss, Bataille, Baudrillard et Girard entre autres. Parmi ses articles récents, on compte « Sorcerer's Apprentices and the 'Will to Figuration: The Ambiguous Heritage of the Collège de Sociologie » (Theory, Culture and Society 26(4), 2009) et « Sacred Violence: Girard, Bataille and the Vicissitudes of Human Desire » (Distinktion 19, 2009). Elle a aussi traduit en finnois plusieurs théoriciens français, dont Jacques Derrida, Georges Bataille, Jean Baudrillard, Julia Kristeva et Pierre Bourdieu.

Les traducteurs-relecteurs :

Sanna Hulkkonen, Veera Hynninen, Mika Peltola et Gaidig Dubois sont étudiants à l'Université de Helsinki. Sanna Hulkkonen traduit du français et de l'anglais vers le finnois. Après un an passé en Belgique, à la faculté de traduction et d'interprétation de l'Université de Mons, elle est revenue en Finlande pour étudier le français, la traductologie et le finnois. Veera Hynninen traduit du français et de l'allemand vers le finnois. La faculté de traduction et d'interprétation de Mons lui est aussi connue puisqu'elle y a passé un an avant de revenir à Helsinki pour terminer ses études. Mika Peltola a commencé ses études de français à l'Université de Helsinki en 2007, où il a obtenu son diplôme de licence en 2011 et où il poursuit maintenant ses études en master, dans la filière traduction. Gaidig Dubois a déménagé en Finlande en 2009 après une licence de finnois à l'INALCO et un master 1 de traduction anglais-allemand à l'Université de Paris 3. Elle est aujourd'hui en master de linguistique finnoise à l'Université de Helsinki.